

***PENSER LE CORPS AVEC LA
PSYCHANALYSE***

**Séminaire de Psychanalyse
2005-2006
(notes parlées)**

Gérald Moralès : « Penser le corps avec la psychanalyse. ».

Gérald Moralès

Séance du 5 octobre 2005
(ouverture du séminaire)

Alors ça commence.

Qu'entend-t-on par psychanalyse ? Je n'ai pas forcément quelque chose d'original à dire sur la psychanalyse. Je pense qu'il est temps de ressaisir et de radicaliser publiquement certaines propositions. Il ne suffit pas de se désoler, il faut aussi passer à l'acte.

Inutile de se vouloir original, la psychanalyse l'est suffisamment par elle-même à partir du moment où l'on tient ce qui la différencie de toute autre pratique. Car la psychanalyse est avant tout une pratique qui s'étaye sur une théorie et dont la théorie en retour infléchit la pratique. Les deux noms qui seront le plus souvent cités seront ceux de Freud et Lacan sans faire autant le dire tout de suite de freudo-lacanisme, bien au contraire, j'ai tendance à penser de plus en plus qu'il s'agit de tout autre chose avec Lacan et que Freud se situe en terre étrangère, il n'empêche que Lacan a théorisé à partir de Freud - il ne faut pas l'oublier. Je ne l'ai pas ignoré au point que j'ai repris dans son œuvre, cet été, ce qui pouvait concerner la cure analytique. Il doit me rester un ou deux textes essentiels à relire et j'aurai pour ma part fait encore un tour - de lecture. Ce corpus de textes est arbitraire puisque lorsqu'on lit Freud on peut trouver à peu près partout des aspects touchant la cure analytique. Sur l'établissement de ce corpus textuel deux remarques s'imposent :

Traitement psychique, 1890, in Résultats, idées, problèmes p. 1 à 23.

Cinq leçons sur la psychanalyse, 1904.

Petit abrégé de psychanalyse, 1924, in Résultats, idées, problèmes Tome II p. 96 à 117.

Psycho-Analysis, 1926, in Résultats idées problèmes Tome II p.153 à 160.

Introduction à la psychanalyse, 1915-1917.

De la psychothérapie, 1904 in La technique psychanalytique p. 9 à 22.

Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique, 1910 in la technique psychanalytique p. 23 à 34.

Le début du traitement, 1913, in La technique analytique p. 80 à 104.

Une, c'est son énoncé chronologique de 1890 à 1926 pour les textes cités. La mise en place de la pratique et l'élaboration subséquente sont sans cesse en avancée, en reprise, en découverte d'éléments, de concepts dont Freud a toujours avec la modestie qui le caractérise mis au travail. Ce qui revient à dire que les élaborations de Freud doivent être repérées dans le temps de l'œuvre. Généralement ceci est admis, ceux qui enseignent la théorie freudienne rappelle cette temporalité : la première et la seconde topique ; la première théorie de l'angoisse, la seconde, etc... C'est-à-dire que l'œuvre de Freud est prise de son début à sa fin, rien n'est négligé. L'aspect clos de l'œuvre offre une vue d'ensemble où tout peut être vu. Ceci est rarement contesté et oublié. Il en est tout autant de l'œuvre de Lacan et presque bizarrement

on oublie d'historiser tel ou tel notion ou concept lacanien. Comme un fait étrange on passe aux oubliettes ou on méconnaît l'enseignement du dernier Lacan, disons les trois derniers séminaires où la topologie est omniprésente. On a du mal encore aujourd'hui à penser cette œuvre bouclée à la mort de Lacan et non pas quelques années auparavant laissant planer le doute sur l'intérêt d'étudier la fin. Pourtant celle-ci est primordiale.

De cette première remarque il en découle conséquemment une seconde. La lecture de ce corpus de textes indique un cheminement qui se caractérise principalement par le fait de spécifier toujours plus ce qu'est la psychanalyse et sa pratique. Freud quant à lui peaufine et distingue toujours plus précisément ce qu'elle est au regard d'autres pratiques médicale ou psychologique.

La psychanalyse n'est pas à ranger dans le champ médical. Bien au contraire et elle n'est pas non plus une sous-catégorie de la psychologie.

Ce que je viens de dire est vraiment un effort de lecture des textes susnommés. Reformuler toujours et encore ce qui fait la spécificité de la psychanalyse ; c'est une des raisons qui fonde ce séminaire. Pourquoi faudrait-il constamment spécifier ce qu'est la psychanalyse? Parce qu'il n'est pas forcément évident d'accepter ce que la théorie énonce, tout comme il n'est pas évident de supporter ce que le travail de notre propre cure produit comme effet de vérité. D'ailleurs ce que l'on dit de la théorie analytique est étroitement lié avec ce qui est achevé ou pas dans notre propre cure. Rien n'est innocent qu'on se le dise.

J'illustre cette évolution par la notion de transfert. Dans de la « psychothérapie » qui est un texte de conférence prononcée le 12-12-1904, devant un collège de médecins à Vienne, Freud évoque le lien transférentiel médecin / patient et la nécessaire prise en compte de cette « force psychique » sur laquelle s'appuie le traitement. (lire p.10).

Vous voyez qu'il y a là de quoi alimenter et faire plaisir à ceux qui de nos jours soutiennent, appelons cela comme ça, cette technique et qui aurait tendance à englober la psychanalyse comme une forme de psychothérapie. Ce texte est vraiment du petit lait pour eux. Je leur fais remarquer d'abord qu'il s'adresse aux médecins en tant que médecin. Il associe donc médecin et psychothérapie. Il entend par là pointer l'importance de la relation patient / médecin. Cet aspect relationnel du traitement est en rien une nouveauté.

Déjà chez Aristote nous avons des textes où est évoqué ce qu'est un bon médecin, soit celui qui est capable non seulement de donner le bon remède mais aussi de saisir la relation au malade, c'est pour cela qu'il range la médecine plus volontiers du côté de l'art que de la science. Freud connaît tout cela et ce qu'il évoque là à travers le mot de psychothérapie ce n'est pas la psychanalyse car celle-ci est sa propre découverte récente elle n'est en rien

connue de l'antiquité. Car ce qui fonde le traitement analytique, dit-il, à savoir la relation analysant / analysé, c'est-à-dire le transfert, et bien ce n'est pas nouveau. (deuxième citation p.10). Bon voilà nous y sommes, il entend par psychothérapie toute approche du patient qui prendrait en compte l'aspect relationnel. Y'a pas de quoi fouetter un chat. Et il ne faudrait pas faire de la psychanalyse une psychothérapie sous prétexte qu'elle s'appuierait sur le transfert. Et Freud de dire (troisième citation p.11).

Le médecin ferait cela sans le savoir et ça serait bien qu'il se forme là dessus.

Je pense qu'il en est toujours ainsi dans la pratique médicale psychiatrique, il suffit d'entendre certains psychiatres qui nous parlent de leur pratique. Ils en sont encore et toujours mais peut-il en être autrement lorsque l'on est médecin, au traitement moral de Pinel de la fin du XVIII siècle. On voit bien que l'on n'a pas beaucoup avancé. D'accord Freud a découvert l'inconscient, il faut prendre en compte ses effets et son fonctionnement mais dans le fond on « psychothérapeute » quand même, si j'ose dire. Alors que toujours dans ce texte de 1904, Freud avance autre chose tranquillement en introduisant le terme d'analytique et en précisant que depuis 8 ans c'est-à-dire des *Etudes sur l'hystérie* il a abandonné l'hypnose. Il termine ce texte sur la notion de résistance. Le malade résiste au traitement. Tiens donc ! On a beau lui dire qu'il doit guérir, ça ne marche pas forcément. Je caricature quelque peu mais pas tant que cela.

Dans la troisième leçon des *Cinq leçons sur la psychanalyse*, 1904, p.62 : « Le transfert s'établit spontanément dans toutes relations humaines, aussi bien que dans le rapport du malade à médecin ; il transmet partout l'influence thérapeutique et il agit avec d'autant de force qu'on se doute moins de son existence. La psychanalyse ne le crée donc pas elle le dévoile seulement et s'en empare pour orienter le malade vers le but souhaité ».

Commentaire :

Du transfert y'en a partout, on s'en doutait un peu mais c'est bien que Freud le dise. Il est le socle, le support de l'influence thérapeutique malade / médecin. Pour le psychanalyste c'est un moyen de gouverner la cure. Il y a un *distinguo* malade / médecin et la psychanalyse. Mais aussi que la psychanalyse est issue de la pratique médicale donc du soin donc on s'oriente sans doute vers la guérison. Tout ceci demande à être questionné.

1910. *Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique*, p.27. Le transfert est là, la psychanalyse en fait un sort particulier, elle s'appuie dessus. Mais du coup celui qui peut pratiquer la psychanalyse doit aller s'allonger. « C'est pourquoi nous exigeons qu'il commence par subir une analyse et qu'il ne cesse jamais, même lorsqu'il applique lui-même des traitements à autrui, d'approfondir celle-ci ».

L'on voit bien par cette exigence (le mot est fort) que la pratique psychanalytique se distingue de la pratique médicale puisque ni l'une ni l'autre n'ignore le transfert ; il n'est pas demandé à tout médecin d'aller sur le divan mais uniquement celui qui veut pratiquer la psychanalyse. Cela ne doit donc pas être pareil d'être médecin et psychanalyste. Freud comme je le disais au début, peaufine ce qu'est « être psychanalyste ».

1914-17. Chapitre 27. *Le transfert* dans *Introduction à la psychanalyse*.

Dans ce texte, Freud déploie une définition du transfert. Transfert de quoi ? Et bien transfert de sentiments. Le psychanalyste en tant que personne est l'occasion d'une éclosion de sentiments. Freud de préciser amoureux mais aussi hostile et agressif. Ah ! Il n'y a pas que de l'amour il y a aussi de la haine, et c'est aussi du transfert. Cela complique un peu les choses, comment va-t-on si on reste dans la lignée de Freud, orienter, gouverner (pour reprendre les mots de tout à l'heure), quelqu'un qui nous agresse et nous moleste ? Et Freud d'indiquer : « il est entendu que nous ne cédon pas aux exigences du malade découlant du transfert, mais il serait absurde de le repousser inamicalement ou avec colère ».

Ceci indique quelque peu une attitude, une manière d'être de l'analyste. « Ne pas répondre ». Ne pas répondre, ne veut pas dire ne pas entendre. « Ne pas répondre » ne veut pas dire « rien dire ». « Ne pas répondre » se déclinerait en ne pas répondre directement à la question que pose le patient. Voir « ne pas répondre » au désir du patient. Dans ce chapitre 27, je relève aussi cette citation : « Je puis vous assurer en outre que vous êtes mal informés, si vous croyez que conseiller et guider dans les circonstances de la vie [du patient] fait partie de l'influence psychanalytique ». Là on ne peut être plus clair. La psychanalyse ce n'est pas de la psychologie si l'on entend par psychologie ce qui vient m'aider à comprendre ma vie, ce qui va me permettre de faire le bon choix. Le psychologue écoute, tout comme le psychanalyste d'ailleurs mais pas la même chose, mais aussi il conseille, étaye, et semble bienveillant à mon égard. J'arrêterai là cet exercice d'illustration sur ce que j'ai appelé le peaufinage de Freud à l'encontre de ce qu'il découvre et invente. A travers le déroulement de son œuvre, j'entends de 1890 à 1915-16, je remarque que cette notion lourde qu'est le transfert est l'occasion pour Freud de circonscrire cette place particulière qu'est celle d'analyste. Pas médecin, pas psychologue, même si le psychanalyste a en partage cet aspect du transfert. Ma dernière remarque pour ce jour sera de dire que le blocage de certains analystes avec tel ou tel patient est souvent lié à ce qui reste d'inachevé dans leur propre analyse.

Séance du 2 novembre 2005

Ces dernières semaines j'ai bien sûr pensé à cette intervention et j'ai l'impression de l'avoir écrite à deux ou trois reprises, comme ça dans ma tête. Dans ce qui se lit aujourd'hui il en restera sans doute pas grand-chose, à se demander dans le fond ce que prendre la parole efface. Sans revenir sans fin sur cette prétention du geste à parler de psychanalyse, il est bon de dire encore que la manière dont nous en parlons contient à la fois les cicatrices de notre propre cure, et par la même, les empreintes de comment nous nous tenons dans l'existence.

Il y a sans trop ici narcissiser le propos deux constats que je dois faire au regard des deux dernières décennies écoulées. D'une part, ce que j'ai toujours nommé le travail de fond, prendre des notes de ce que je lisais, j'entends les livres théoriques, cela fait des pages et des pages, mis en chemise, rangé dans différents tiroirs et peu seront vraiment utilisées. Ce travail m'est nécessaire. Il me permet sans cesse d'interroger ce que je crois savoir. Etre au travail. Importance que j'ai saisie à travers l'attitude de certains de mes maîtres, même si maintenant on ne parle plus comme cela. Mais aussi on l'apprend dans sa propre cure, se mettre au travail, c'est autre chose que bavasser. D'autre part le risque. Prendre des risques ce qui m'a toujours mis en joie et rendu aux yeux de certains peu fréquentable. Le risque est aussi important que le travail et il est aussi une leçon de la cure. Parler c'est un risque puisque l'on dit toujours plus que l'on ne voudrait. Je dirai même se laisser risquer par son inconscient, non pas l'obliger à dormir par notre refoulement mais le laisser être (si tentait que l'on ait un pouvoir sur lui), de manière attendrie (c'est un mot je crois de Lacan). L'inconscient nous risque, voilà ce que je pense. Mais évoquer le risque ce n'est pas faire l'apologie du passage à l'acte voir de l'acting out pour reprendre une distinction lacanienne où justement ce dernier serait une défaillance du dire. Non je dirai plutôt le risque comme une façon de miser sur ce qu'il y a d'indécidable dans chaque situation quelque elle soit. Cela rend la vie un peu mouvementée mais n'est ce pas une façon de faire circuler le désir, c'est une leçon que j'ai tiré de mes maîtres et de la cure. Une séance analytique est un cadre où le risque est toujours possible. Non pas qu'il doit y avoir du risque, non pas qu'il faut à tout prix du risque, mais où le risque est possible, c'est ce que doit maintenir l'analyste : permettre le risque. Chose pas simple je dois dire.

Pourquoi je vous dis tout cela ? Parce que ce qui va suivre en porte l'empreinte. Parler devant un public c'est toujours risquer même si l'on peut devenir à force des pros du risque. C'est tout juste ce que j'ai refusé il y a dix ans où je commençais à parler beaucoup. Maintenant les occasions se font plus rares et elles entrent dans ce que j'appelle un exercice. Un exercice de pensée à propos de la psychanalyse. Rien moins que l'anecdote suivante : dans le déroulement de cet écrit, je repensais à ce qui avait été échangé, après la dernière séance du séminaire avec

un des participants lorsque nous évoquions ce petit évènement où au tableau la craie avait crissée à un moment donné lors de l'inscription du mot fou. D'où la trouvaille de cette formule : la craie crisse au mot fou. Contents nous pensions même que cela pouvait être le titre de cet exposé. Je ne l'ai pas repris mais il m'a rappelé un rêve fait il y a trois semaines, où je me voyais interrogé par une participante pour connaître le titre de mon propos. Panier lui répondis-je !

Dans un premier temps j'ai immédiatement associé : panier à main. La main au panier, l'expression est grivoise mais cette main n'est pas forcément là où vous croyez, je vous laisse découvrir cela à travers le travail de Claude Duneton.

Dans un second temps - panier – j'ai associé ce mot à mon lapsus lors de la première séance. Cloche-pied, au lieu de croche pied. A cloche pied, voilà comment j'ai marché depuis quelques mois sur un pied puisque je me suis cassé l'autre. Mon pas est nié. Voilà me dis-je. J'étais satisfait et puis je tombe sur cette phrase de Freud en relisant *l'homme eux rats* (1913), p.215.

L'inconscient est l'inverse contradictoire du conscient.

Cette définition m'arrête. Il y a quelque chose qui ne colle pas, on ne parle pas de contraire mais de contradictoire. Si l'on avait l'inconscient est la contradictoire du conscient, ça irait. L'inconscient ce n'est pas la conscience et inversement le conscient ce n'est pas l'inconscient. Mais il écrit, faudrait vérifier le texte allemand, l'inverse contradictoire. Deux mouvements négatifs sont contenus dans les termes « inverse » et « contradictoire ». Soit si l'on se fit aux fameux dictionnaires de Fontanier, *Les figures du discours* ou au *Gradus* de Bertrand Dupriez, une formule en forme de litote, qui affirme sous couvert d'une double négation. Soit l'inconscient c'est le conscient / le conscient c'est l'inconscient. Voilà qui mérite d'être étudié. D'où du coup et j'en reviens au panier, au « pas nier » d'où l'on entend un j'affirme.

De tout cela le constat évident à faire est que nous sommes dans le langage et que nous n'avons que cela. Je ne dis pas qu'il y a que ça, mais que ça nous l'avons et même avec Lacan, il nous a – le langage. Ce qui m'amène à reprendre ce que je m'étais promis d'évoquer la première fois à propos du mot. Dans ce texte de 1890, *Traitement psychique*, Freud écrit,(p.2), que le noyau du traitement psychique c'est le mot : « [...], les mots sont bien l'outil essentiel du traitement psychique ».

Dans toutes ces années avant 1900 Freud, comme tous ses contemporains, prend très au sérieux la question du symptôme hystérique, et développe une conception de l'appareil psychique où la cause du symptôme se situerait hors champ de la conscience. Par l'hypnose,

par la suggestion et par la règle de l'association libre, Freud voudrait mettre à jour le symptôme. Cette division du psychisme repose sur le terme de *Spaltung* que l'on traduit par clivage. Je ne reprendrai pas ce que j'ai dit l'année dernière sur la façon dont le concept se déploie dans la psychiatrie française et allemande : Chaslin / Bleuler. Un livre reprend tout cela *Essai sur la discordance dans la psychiatrie contemporaine* de Lantéri-Laura et Martine Gros aux éd. Epel. Non je m'y intéresse un petit peu dans le champ restreint de la psychanalyse, puisque l'on sait que Lacan a fait un sort à ce terme. L'inconscient n'a pas été découvert par Freud et cette notion a une indépendance historique au regard de l'approche freudienne. Je ne vais pas non plus reprendre ici, la théorie des petites perceptions de Leibniz, où la relation entretenue entre la perception et la conscience peut tout à fait alimenter une définition de l'inconscient à travers la notion de seuil de conscience, l'inconscient serait ce qui n'est pas encore conscient.

Le terme de clivage, Freud l'emploie dès les *Etudes sur l'hystérie*, pour séparer les registres et systèmes inconscient et perception / conscience. Que l'inconscient soit séparé des autres systèmes ne fait pas justement de celui-ci un autre conscient, voire un dysfonctionnement de la conscience. Au contraire on a à faire à une véritable entité avec sa propre logique, ses propres mécanismes, etc.. La découverte freudienne autour de ce début du XX siècle, c'est cela.

Cette originalité Freud la développe, entre autres, dans *La science des rêves- la Traumdeutung*, autour des pages 517 à 526 et il insiste surtout sur un discrédit de la conscience :

p. 520 « il faut cesser de surestimer la conscience, l'inconscient est le psychisme lui-même et son essentielle réalité »

p. 522 « La conscience n'est plus qu'un organe des sens qui permet de percevoir les qualités psychiques »

Je pourrai comme cela lire ces dix pages de la *Traumdeutung*, qui insiste sur la polarité première qu'est l'inconscient dans la vie psychique, ce qui d'ailleurs coupe court au fait d'aller chercher ailleurs que dans la vie psychique de quoi expliquer ce qui échappe à la conscience.

Par ailleurs, j'ai enfin relu le texte de 1938 *Abrégé de psychanalyse* et dans le chapitre IV « les qualités psychiques », j'ai retrouvé cette conception de 1900, surtout dans la note p.19 : « Non, la conscience ne constitue pas l'essence du psychisme, elle n'en n'est qu'une qualité inconstante, bien plus souvent absente que présente.[...]. L'élément psychique en soi,[...], demeure inconscient ». Tout ceci est suffisamment clair pour dire qu'il n'y a plus avec Freud d'autonomie de la conscience et que l'inconscient subordonne les phénomènes de conscience.

L'inconscient, parce que justement il est inconscient nous n'en n'avons pas un accès direct mais indirect, par ses effets, (actes manqués, rêves ...). Il y a dans l'œuvre de Freud ces deux aspects, l'inconscient en tant qu'entité, substance, et l'inconscient comme mécanisme, du coup il n'est plus substance mais qualité. Des pensées parce qu'elles sont refoulées deviennent des pensées inconscientes.

Cette ambiguïté demeure dans l'œuvre de Freud et peut tout à fait participer voire alimenter une théorie de l'inconscient qui déborde l'expérience analytique. Cela vient confirmer ce que je disais plus haut sur une indépendance historique de cette notion au regard de la découverte freudienne. Il faut avoir cela à l'esprit, cela permet de distinguer l'utilisation de l'inconscient dans d'autres champs que celui de la psychanalyse. Dans la philosophie, dans l'esthétique on peut faire référence à l'inconscient pour rendre compte de telle création, de telle œuvre d'art, mais ceci n'a rien à voir avec ce qui est en jeu dans la cure analytique.

Lacan dans les années 60, si on veut bien le lire, a coupé court justement à cette ambiguïté en définissant l'inconscient « structuré comme un langage ». Ce qui revient à dire qu'il faut traiter l'inconscient à partir du langage, c'est-à-dire de l'écriture et de la lettre. On sait, mais il ne faut pas se perdre là dedans que le lien entre l'inconscient et la linguistique a été fait par Lacan. C'était peut-être une façon de replacer la question du sens, c'est-à-dire de l'interprétation analytique du côté de la logique de la langue via le signifiant et ses effets et non pas du côté de la signification imaginaire que distillerait le psychanalyste. L'équivoque de la langue permet justement d'opérer sur ses effets et ceci n'a rien à voir avec la signification d'usage. Une façon de redire qu'il n'y a pas de savoir antérieur au déroulement de la cure et que le psychanalyste n'est pas celui qui donne du sens à ce qui fait énigme pour un sujet. En effet le psychanalyste qui expliquerait serait un indelicat dans la perspective lacanienne et amènerait le patient à dire, voire à confesser, ce qui le fait souffrir ou lui pose problème, comme on dit. Une radicalité s'impose nous ne sommes pas dans le confessionnal lors d'une séance et il n'y a rien à avouer. Mais à dire ce qu'il y a dans la tête en ce moment, (règle de l'association). Ce n'est pas du tout une position de confessé car s'il s'agissait de cela je saurais ce qu'il y a à dire. Ce n'est pas ce que je sais qui me fait souffrir, mais ce que je ne sais pas. Entrer dans cette problématique là ce n'est plus être uniquement dans le mot. Nous sommes dans un autre aspect du langage qu'il faut aborder sous l'aspect de la parole. Que je dise des mots les uns après les autres, que se déroule ma pensée à travers les mots que j'emploie, ce déroulement même, c'est la parole. Comment ça se débobine ? Freud s'y est intéressé entre autre dans ce texte de 1925 *La négation (Die Verneinung)* in Résultats idées problèmes. Je ne vais pas faire une lecture commentée paragraphe par paragraphe de ce texte

mais prendre ce qui m'intéresse ici. Rappeler simplement pour ceux et celles qui n'ont plus en mémoire ce texte, que Freud à partir de la clinique de la cure, note que l'expression des pensées peut quelques fois prendre l'aspect de la négativité et qu'elle est, la négation, une voie de frayage de l'inconscient, une manière de lever le refoulement, (je dis cela rapidement). Ce qui est refoulé ne l'est plus puisque c'est dit sous le signe de la négation. Mais ce dit barré, raturé par la négation, dissocie ce qu'il y a d'affect associé à la représentation. Une façon de dire sans pour autant accepter ce qui est refoulé. Freud à travers ce texte sur la négation nous oblige à penser la parole dans la cure comme étant autre que celle de tous les jours. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que parler à son analyste ce n'est pas parler à son coiffeur. Nous ne sommes pas, il faut sans cesse le répéter dans la communication. La langue parlée n'est sûrement pas le meilleur moyen de communiquer. Soit, si l'on se réfère au texte sur la négation, Freud nous apprend que bien au-delà de ce que je crois communiquer, la manière même de le dire en dit plus que le contenu. Il y a une aliénation du sujet dans le langage et par le langage. Evoquer ce qui originellement a été bon ou mauvais, utile ou nuisible, (jugement d'attribution, jugement d'existence), l'évoquer c'est-à-dire en parler c'est déjà l'avoir perdu. Le réel de la chose, comme le nommera Lacan, le langage, n'en est qu'un substitut symbolique et il faut que la chose se perde pour être représentée. Citation de Lacan : *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* (dans les *Ecrits*), « Le mot qui est déjà une présente forte d'absence, l'absente même vient à se nommer ».

Ce qui revient à dire que l'analysant qui parle n'est dans son discours que représenté, par des symboles qui remplissent cette mission. JE, MOI, MOI-JE. Dès qu'il parle, (qu'est ce que c'est que ce « il » d'ailleurs ?), il est dans sa parole par le fait même qu'il parle – absent. C'est bien, je crois une des leçons à tirer de ce texte sur la négation de Freud, de retrouver le sujet, le sujet de l'inconscient, au travers du code du langage dans le « ce n'est pas ça ». En terme lacanien, le sujet n'est pas cause du langage mais qu'il est causé par lui. Le sujet effet du langage. Le signifiant c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant, (Lacan). D'où cette écriture lacanienne \$ barré par l'ordre signifiant, c'est-à-dire barré à lui-même. C'est dans sa parole, par le défilé des signifiants, qu'il finira par se laisser prendre. Si tentait bien sûr que l'on distingue l'énoncé de l'énonciation. Pour aller vite :

L'énoncé c'est le contenu du discours

L'énonciation c'est d'abord un acte, c'est le fait de dire, un dit. Soit l'énonciation conçu mise en scène du sujet de l'énoncé qui pourra ou non être présentifié par un je, voire un « on », voire un « nous ».

Le sujet de l'énonciation sera ce locuteur particulier avec ce corps là, intonation, accent, voix qui dans un lieu, une situation précise, produira des énoncés.

Le sujet de l'inconscient se trouve lui être dans l'acte même d'énonciation, c'est-à-dire dans l'articulation signifiante.

Tout ceci a des conséquences sur la cure même, sur l'écoute psychanalytique, si elle est flottante, c'est par rapport au contenu de ce qui est dit mais elle est très en alerte au signifiant qui véhicule ce qui est dit. L'interprétation analytique n'est pas explicative du contenu mais elle est en terme lacanien, coupure sur le dire soit dans la chaîne signifiante. Coupure pour ouvrir et non pas clôturer le sens.

Explication faite au tableau noir : le carré des contradictoires

A . universelle affirmative

Tous les A sont B

E . universelle négative

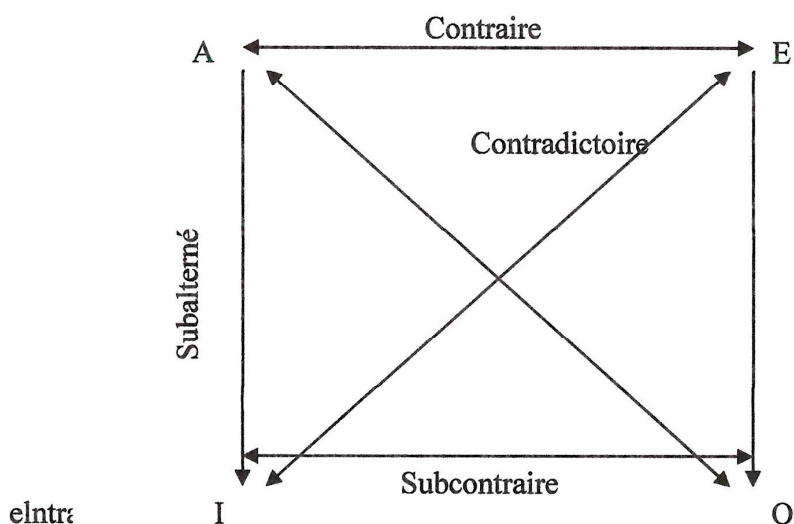
Aucun A n'est non B

I . particulière affirmative

Quelques A sont B

O . particulière négative

Quelques A ne sont pas non B



La vérité de l'universelle entraîne celle de la particulière. I est subalterné relativement à A, tout comme O par rapport à E

A et E sont contraires, c'est-à-dire impossible.

I et O sont subcontraires, c'est-à-dire éventuellement compossible.

A et O d'une part et I et E d'autre part sont strictement contradictoires.

Séance du 14 décembre 2005

« Il n'y est pas mais il y ait ».

J'avais terminé la dernière fois en annonçant mon souhait de parler du corps ; en disant cela bien sûr je ne savais pas ce que je disais. Depuis j'ai travaillé sur cette affaire et dans un premier temps il n'y aurait pas grand-chose à dire. Qu'il nous suffise de regarder les dictionnaires de psychanalyse et de philosophie, le corps apparaît rarement dans leur index. C'est un premier constat. Le second c'est que nous sommes renvoyés sur des problématiques, je dirais habituelles voire classiques, c'est-à-dire fréquentées par le plus grand nombre. Cela ne veut pas dire qu'elles sont à éviter ou à ignorer mais qu'elles finissent par s'épuiser d'elles-mêmes. C'est là où l'on remarque encore une fois l'originalité et la pertinence de Lacan, d'avoir sorti certaines notions, certains problèmes théoriques de leur ronron. D'où le risque pour les générations post Lacan de retomber dans un autre ronron pour le coup lacanien.

Je vois deux grands champs de la théorie analytique où le corps est en jeu.

Un, tout ce qui concerne la pulsion, la sexualité.

Deux, tout ce qui concerne l'image du corps, le narcissisme.

Voilà j'ouvre quelques livres et j'ai ça et je peux discourir là-dessus. Bon j'évite cela et je m'offre plutôt à saisir ce qui entre deux prises de parole peut venir alimenter mon propos du jour. Pour ceux et celles qui étaient là la dernière fois, ils se souviendront sûrement du sort fait au signifiant « panier », où avec l'éclairage que nous apportait le texte de Freud sur la négation, j'affirmais un « je suis ». Un des participants me proposa la lecture de ce signifiant « panier » par un « n'y est pas ». Une façon de retourner comme un gant ce signifiant. Je n'ai pas vraiment répondu quelque chose sur le coup. Certes cela correspondait assez bien avec ce que j'avais développé dans la mesure où le sujet de l'inconscient, n'est pas contenu dans l'énoncé, il sera au mieux dans l'instant de l'énonciation, dans ce défilé des signifiants et d'autant plus repérable si de temps à autre ça trébuche.

De tout cela d'accord. Il n'y est pas, est-ce qu'il y a rien pour autant ? Ou, qu'est-ce qui est ?

Ce qu'il y a, c'est un corps. Un corps, c'est peu dire. Il y a mon corps. Parler du corps et parler de son corps ce n'est pas la même chose. J'indiquais d'ailleurs que le sujet de l'énonciation se soutenait de ce corps là particulier, dans un contexte lui aussi particulier. Je vais donc parler du corps comme ça, en évoquant ce qui à un moment donné et pendant quelques années m'a intéressé fortement. Soit l'énonciation d'un énoncé dépourvu de sens immédiat mais dont le témoignage de cette énonciation serait justement « j'ai un corps ». On s'y intéresse tout d'abord par les jeux de langage. A découvrir la polysémie des mots ; comment le sens se démultiplie à associer plusieurs mots entre eux ; comment la diction infléchit sur le sens etc...

C'est un premier moment mais il y a une autre étape plus difficile à franchir pour certains, c'est de laisser tomber le sens et de prendre le langage comme matière sonore. Cela s'inaugura au XX siècle grâce au mouvement DADA. Hugo Ball et Raoul Hausman pour la poésie phonétique ; Kurt Schwiter avec sa Urt Sonate.

On a là un « j'énonce un énoncé » qui n'a pas de sens. Cette activité des dadaïstes se noie bien sûr dans l'aspect multiforme et très productif de leur mouvement. Cette désarticulation de la langue participe pourtant de leur radicalité quant à la mise en question des formes esthétiquement admises. Tout cela va être redécouvert dans les années 50-60. Plusieurs choses se passent :

Le lettrisme d'Isidor Isou

La musique concrète de Scheffer

Les happenings introduits en France par Jean-jacques Lebel.

Je vais très vite bien sûr mais tout cela est connu et peut être retrouvé dans les livres d'histoire. Cette voie ouverte dans la langue par les dadaïstes va être reprise et mise à l'honneur par quatre noms : Dufrenoy, Gysin, Chopin, Heidsieck. A partir de là bon nombre d'artistes vont apporter leur contribution, cela dans une nébuleuse où chacun lâchera plus ou moins le sens du poème et où certains accorderont plus ou moins d'importance à l'acte public de lecture.

Bon alors, pourquoi je dis tout cela ! C'est une drôle de façon de commencer pour parler du corps. Peut-être pas si l'on veut insister sur le nouage corps et signifiant. Je précise, notre pratique moderne de la lecture, la lecture silencieuse, chacun avec son livre dans son coin, est récente au regard de l'histoire de l'écriture. En Grèce ancienne, la façon normale de lire est à haute voix. Parce que les grecs dont il est question écrivaient en continu (*scriptura continua*), c'est-à-dire sans intervalle entre les mots, ce qui rend la lecture à haute voix nécessaire puisque c'est elle qui introduit de la coupure dans la matière écrite – donc du sens. Avant l'introduction de la lecture silencieuse comme pratique courante l'écriture ne représente pas vraiment une voix, elle vise seulement à la production d'une voix. Cette lecture ne sépare pas l'œil de l'oreille et demande de reconnaître le sens à première vue opaque. Ce qui est repéré ce n'est pas la lettre individuelle mais le sens de la séquence sonore. Le sens est plus du côté de l'ouïe que de la vision. Alors que dans la lecture silencieuse, l'écrit se sépare de la voix dans la mesure où il n'a pas besoin d'elle pour devenir intelligible. L'œil à lui seul peut assurer la reconnaissance du sens. Souvent est évoqué comme moment inaugural de cette lecture silencieuse, la description qu'en fait dans *Les Confessions* (Saint Augustin) de la manière dont son maître Ambroise lisait, c'est-à-dire en silence. Cette pratique va se répandre

du monastère à l'université, de l'université au milieu aristocratique, dans la moitié du XIV^e siècle, pour de nos jours être la façon la plus répandue de lire. Précisons que l'expansion de cette manière de lire s'accompagne d'une transformation du manuscrit. Car à partir du moment où la lecture devient individuelle, le manuscrit se surcharge d'un certain nombre de signes pour favoriser le sens. C'est la une des fonctions de la ponctuation qui se développe parallèlement à la lecture silencieuse. Pourquoi ? Elle requiert une présence toute autre du corps. L'effort physiologique que cela demande est sans commune mesure avec un corps presque au repos dans la lecture silencieuse. S'opère, ce que j'appelle « une mise en corps » de l'écrit par la lecture. Un certain nombre de questions se localisent dans le hors texte. On peut vraiment parler d'un passage du texte lu dans le corps de celui qui lit et qui demande une mise en tension pour qu'il y ait une voix. Cette voix est tributaire du corps et de toute sa physiologie. Par exemple, l'accentuation d'une syllabe est un effort des muscles phonatoires des lèvres, de la langue, des muscles adducteurs de la glotte et surtout des muscles thoraciques et abdominaux. L'inscription de la lettre à l'endroit du corps passe par les chocs de la colonne d'air que le sphincter glottique et anal maîtrisent. En état d'excitation tonique l'ensemble des muscles requis montre que ce corps lisant est un corps vivant. Ce qui me fait dire que l'aspect physiologique démarque d'une certaine manière la voix de la parole. La voix ce n'est pas la parole mais la parole suppose la voix. Que peut-être justement par son accrochage à l'organique la voix reste rebelle à la symbolisation. La lecture à haute voix fait entendre ce que la voix crée comme tension et cela sous la forme d'une tension laryngée et sous la forme de la montée virtuelle de la voix dans l'espace sonore. Le corps et l'écrit sont noués et tout à chacun dans ce type de lecture est renvoyé à son propre corps, c'est-à-dire à sa propre impossibilité d'aller au-delà de sa physiologie, soit l'expérience de découpe qu'opère le signifiant sur le corps lisant.

« Il n'y est pas mais il y a ce corps ». Ce détour par la poésie sonore est pour moi une illustration visible, palpable, que le corps n'a pas à être oublié derrière la parole.

La psychanalyse s'intéresserait à ce qui est dit. D'accord. Avec Lacan la psychanalyse ne serait pas focalisée sur le contenu de ce qui est dit mais sur ce qui transporte le sens. Cette grande machinerie qu'est le corps est elle-même prise par le langage au point qu'on en parlerait plus et qu'il faudrait voir du côté de certaines expériences esthétiques pour nous rappeler qu'il nous faut bien un appareil pour parler. C'est le premier point que je voulais évoquer.

Le second, je vais l'introduire par une citation de Husserl qui pose que parler du corps et parler de mon corps ce n'est pas la même chose : « Le corps propre possède ce trait distinctif,

unique en son genre, qu'il porte en soi le point zéro de toutes ses orientations. J'ai toutes les choses en face de moi, elles sont toutes « là », à l'exception d'une seule précisément « mon corps », ce qui est toujours « ici ». Je pars de cette citation pour circonscrire, comme cet auteur l'a très bien repéré, un certain paradoxe du corps. Et d'ailleurs, une autre citation du même Husserl : « Je ne peux voir certaines parties de mon corps que dans un raccourci perceptif tout à fait particulier, et d'autres sont pour moi franchement impossibles à voir (par ex. ma tête). Ce même corps, qui me sert de moyen pour toutes les perceptions, me fait obstacle dans la perception de lui-même et il est une chose dont la constitution est étonnement imparfaite ».

Pourquoi cela est-il aussi problématique pour Husserl ? Parce que la démarche phénoménologique consiste dans l'*epoché*, cette suspension du jugement, soit dans la description de l'objet tel qu'il est devant moi. Suspendant ainsi un jugement sur son existence même. Ce dispositif phénoménologique empêche que le corps, entendu son corps, soit un objet. C'est pour cela que Husserl parle de défaut de constitution du corps propre. Toute perception, toute appréhension s'origine de lui, pourtant lui-même reste en partie invisible, dans une perception directe. Cela pose quelques petits problèmes philosophiques, pour Husserl bien sûr mais aussi pour Merleau-ponty. Surtout dans ses dernières notes sur le visible et l'invisible. Par exemple sur l'évidence du monde, Husserl dans les *Méditations Cartésiennes*, parle de l'évidence comme mode de conscience. J'explique grossièrement. C'est évident que lorsque j'ouvre les yeux, les choses, les êtres, les objets s'offrent à moi dans la perception. Cette évidence du monde, suppose qu'ici, d'où je perçois, il y ait une unité de synthèse. Qu'Husserl appelle d'ailleurs le moi. S'il n'y a pas ici, cette unité bien liée, il ne pourrait y avoir de monde cohérent. Cette cohérence du monde dans ma perception, demande qu'à son origine – ici – il y ait une unité de synthèse, qu'elle se nomme conscience ou moi peu importe. (pas de mémoire, pas de monde). Donc problème et paradoxe. Je perçois ce qu'il y a là-bas depuis ici, mais ici je ne peux le percevoir. Je ne sais d'où je perçois. Ce qui sans doute peut me donner un sentiment d'étrangeté voire de malaise car lorsque l'autre me regarde il voit ce que je ne vois pas. On peut plier et déplier cela dans tous les sens, on sait ce qu'un Lévinas a pu écrire là dessus.

Non je préfère rebondir avec Merleau-ponty :

« Mais, de même qu'il ne suffit pas, pour que je voie, que mon regard soit visible pour X, il faut qu'il soit visible pour lui-même, par une sorte de torsion, de retournement ou de phénomène spéculaire, qui est donné du seul fait que je suis né ». Se voir voyant, c'est un peu difficile si ce n'est justement en passant par le phénomène spéculaire. Lacan travaille cela

dans le stade du miroir. 1936. Marienbad XIV congrès International de Psychanalyse. 1949. Congrès de Zurich.

Résumons grossièrement le propos :

A partir d'expériences tirées de la psychologie animale et humaine sur la perception de sa propre image dans le miroir, avant la maîtrise de la marche, Lacan développe une analyse dans le sens d'une transformation radicale du corps humain. Cette transformation passe par une identification à l'image spéculaire. Elle marque les identifications futures qui formeront l'instance du moi.

Première conclusion : le moi se fonde sur l'illusion de l'image. Le moi a donc à voir avec l'imaginaire. Ce n'est pas tellement cela qui nous intéresse ici, mais plutôt ce qu'il y a dans cette citation de Lacan : « C'est que la forme totale du corps par quoi le sujet devance dans un mirage la maturation de sa puissance, ne lui est donnée que comme gestalt, c'est-à-dire dans une extériorité où certes cette forme est-elle plus constituante que constituée, mais où surtout elle lui apparaît dans un relief de stature qui la fige et sous une symétrie qui l'inverse, en opposition à la turbulence de mouvement dont il s'éprouve l'animer ».

Je relève ici deux termes : extériorité et symétrie. Le premier indique que le sentiment d'unité du corps, ce que j'ai appelé depuis tout à l'heure l'« ici » du corps, et bien ! Il se constitue à partir de « là-bas », lieu où se reflète l'image. Pour dire cela plus fortement, c'est une extériorité qui fonde une intériorité. C'est un moment inaugural, où dans une même temporalité et au travers de ce phénomène spéculaire, l'existence des objets dans l'espace est constituée en même temps que le sentiment d'avoir un corps. Il n'y a pas l'espace puis mon corps mais une « corporification », (mise en corps), qui est subordonné à cette appropriation de l'image et qui fait de l'espace ce qui est à l'extérieur de mon corps. C'est un moment de co-fondation, le corps et la spatialisation du monde, soit l'avènement de la réalité. Quelque chose advient et semblera par la suite être toujours là. Que ce moment soit oublié ou enfoui pour un individu donné et qu'il faille des cas où l'individu soit défaillant pour mettre à jour ce moment constitutif, il n'y a pas de doute. Cet oubli éclaire cette évidence : j'ouvre les yeux et il y a un monde. Cette évidence n'est pas innée, elle entre dans une ontogenèse que le stade du miroir décrit.

Le second terme, symétrie, insiste sur l'aspect fictionnel de cette expérience où la droite et la gauche se trouvent inversées pas le haut et le bas. Cette petite chose toute bête l'est moins qu'il n'y paraît, puisque se trouve là en filigrane ce que l'on appelle le paradoxe des objets symétriques, c'est-à-dire que deux objets peuvent être identiques mais non superposables. Cette chose là a grand intérêt pour la topologie, c'est la question de l'orientabilité d'une

figure, qui est aussi une question philosophique qu'a développé Kant et qui lui servira à prouver la réalité de l'espace. Je vais essayer de dire cela simplement. Une des façons de prouver l'égalité de deux figures en géométrie, c'est de voir si elles sont superposables en tous points et sur un même plan. Cela est déjà dans Euclide. Kant repart de cela et remarque : « J'appelle corps non congruent à un autre, un corps qui est tout à fait égal et semblable à celui-ci, sans toutefois pouvoir être enfermé dans les mêmes limites » (1768). Congruence veut dire que deux figures sont superposables. Deux figures peuvent être semblable mais non identiques. Citation : « Que peut-il y avoir de plus semblable, de plus égal en tout point à ma main ou à mon oreille que leur image dans le miroir ? et pourtant je ne puis substituer à mon modèle la main telle qu'elle est vue dans le miroir, car si c'était ma main droite, l'autre dans le miroir est une main gauche qui ne peut jamais davantage tenir la place de l'autre. Or il n'y a aucune différence interne que quelque entendement pourrait simplement penser ».

En fait Kant distingue là ce qui sera plus tard repris par la topologie dans la différence entre l'intrinsèque et l'extrinsèque. D'un point de vue intrinsèque, c'est-à-dire d'un point de vue interne à la figure, on peut dire que se sont les mêmes, pourtant ils ne sont pas superposables (le corps et l'image reflétée). Il y a une dissymétrie, la prise en compte de cette dissymétrie est une propriété extrinsèque, c'est-à-dire extérieure à la surface. Que veut dire tout cela ? Et bien qu'« ici »(d'où je parle), ce n'est pas « là-bas », mais qu'ici soit différent de là-bas demande de me délocaliser pour constater qu'ici mon corps est différent de l'image. Mais qu'aussi à partir du moment où je fonde « ici », je pose « là-bas ». Ce qui revient à dire que l'espace, l'avènement de l'espace, le sentiment d'existence de l'espace est intimement lié au sentiment d'avoir un corps. L'espace comme l'on dit « vécu », est un espace régionalisé à partir du corps. Ce principe que j'ai appelé le « corps-espace », une façon d'atténuer ce qui peut paraître comme une évidence à savoir qu'ici ce n'est pas là-bas. Avec l'image reflétée de notre corps, le trouble vient du fait que là-bas c'est ici, mais comme ici je n'en sais rien, je ne peux l'imaginer qu'à partir de là-bas. D'où l'on comprend mieux pourquoi, il s'agit d'imaginaire et d'identification, qu'il s'agit aussi de croyance... Je me prends pour ce qui est là-bas. L'on s'y croit et on y croit.

Séance du 8 Février 2006

J'ai commencé lors de ma dernière intervention à vous parler du corps et d'approfondir par des voies détournées comment rendre compte de manière presque métaphorique, certaines propositions de la psychanalyse. Il faut distinguer l'origine du commencement. Dire « à l'origine » ou « ça a commencé », ce n'est pas pareil. L'analysant évoque souvent le commencement, jamais l'origine car l'un peut être pris par l'histoire l'autre plus par ce qu'il est courant d'appeler la métaphysique soit la recherche ultime des causes. Soit pour reprendre une expression d'Aristote la recherche sur le premier moteur, c'est-à-dire qu'à remonter la chaîne causale sur le mouvement des choses, on tombe sur ce qui fait fonctionner tout cela. La psychanalyse n'a rien d'une métaphysique, l'analysant interroge, reprend, développe, écrit son histoire : le fameux mythe individuel du névrosé. Le fait que ça parle, qu'on ne fait que parler lors d'une séance analytique, qu'il nous est demandé de dire ce que nous avons dans la tête, pourrait oblitérer, rendre oublié que nous avons un corps. C'est de cela dont j'ai commencé la description l'autre séance, c'est-à-dire déplier cette idée :

J'ai un corps. « J'ai un corps », c'est déjà trop dire. Disons un corps « ici ». Qu'est-ce que c'est « ici ». Comment c'est « ici » ? Puisque « ici » ça parle de manière qui se voudrait intelligible on oublierait d'où cela sort – d'un corps. La poésie sonore, la référence à Bernard Réquichot m'a permis de soustraire du sens ce qu'il y a d'inscrit dans le corps parlant. Cette inscription « ici » de ce qui est mon corps, dans ce qu'il a de physiologiquement unique, c'est-à-dire que l'un ne vaut pas l'autre et qu'il est saisi qu'à partir de là-bas. Qu'il nous faut toute une batterie conceptuelle sur la notion d'espace, j'ai fait référence à Husserl et à Merleau-Ponty pour entrer dans cette conceptualisation si chère à la phénoménologie et à la psychologie, à savoir l'espace vécu. On peut tout à fait partir d'autre horizon conceptuel plus mathématique, géométrique que je ne vais pas développer mais que je signale, H. Poincaré nommément, lorsqu'il compare, cela doit être dans *La science et l'hypothèse* la géométrie non euclidienne avec celle du grec. L'espace est avant tout régional. A partir de mon corps, de l'ici du corps, l'espace se met à exister au travers du mouvement que je dois faire pour atteindre cette forme, cet objet. Tout ceci c'est du Poincaré. Mais ce que j'ai dit d'autre la fois dernière, c'est que l'« ici », n'a d'existence qu'à partir de « là-bas ». Le stade du miroir, qui n'est pas un stade au sens psychologique mais un moment inaugural, Lacan nous amène à penser conjointement espace et corps. Ce que j'ai appelé une corporification où l'intérieur et l'extérieur vont se trouver désigner. C'est un moment de co-fondation, avec toute l'illusion imaginaire qui lui est inhérente. La question de la non congruence de deux objets semblables, chez Kant, venant argumenter comme preuve de fait de l'existence de l'espace.

Voilà sans doute où j'en étais. Plusieurs voies sont possibles pour théoriser le corps au regard de la psychanalyse et sans pour autant prendre systématiquement les chemins qu'elle nous propose. La psychanalyse n'est pas née in extenso mais dans un savoir déjà circulant, Freud et Lacan n'ont pas cessé de faire jouer la transversalité pour dégager la spécificité de la psychanalyse, qui dans le fond peut se résumer à la découverte de l'inconscient en tant que tel, en précisant avec Lacan, *Livre XI*, la réalité de l'inconscient c'est la réalité sexuelle, pour couper court à toute tentative de récupération de l'inconscient par la philosophie et éviter toute dérive de type jungien.

A ce fondamental ici évoqué, j'avance sur la question de la forme et du tableau.

Le vivant perçoit des formes – là-bas, et il y a bien longtemps que l'on interroge et met en doute les données de la perception. On connaît le scepticisme ancien, celui de Pyrrhon, (360-270 av J-C), qui doute de tout, même de l'expérience concrète. On connaît le scepticisme dit moderne, Aenesidème le crétois, (premier siècle après J-C) et de Sextus Empéricus (deuxième siècle après J-C) qui donne même valeur à tout jugement. Cette manière de douter de tout est une démarche philosophique en soi que Descartes reprendra à son compte pour fonder le *cogito*. L'examen des conditions de la perception sensible ne peut donner lieu qu'à des phénomènes. La réalité est phénoménale, qu'est-ce que cela veut dire ? La réalité n'est pas niée mais le phénomène n'existe ni pour les sens ni pour la conscience comme donnée immédiate, il est un produit médiat. Par conséquent les sens n'appréhendent pas la réalité en soi des choses. De là bien sûr on peut tirer l'opposition que fera Kant entre phénomène et noumène.

Il y a des formes qui nous entourent et que nous percevons, seulement la texture qui les compose est essentiellement de l'ordre de l'imaginaire, c'est ni plus ni moins ce que dira Freud plus tard de la réalité. C'est déjà contenu dirai-je dans l'histoire du mot « forme », puisque attesté en 1119, il désignait l'ensemble des traits qui rendent une chose sensible. La réalité est avant tout visible ce qui n'empêche pas de penser qu'il y a de l'invisible mais l'invisible contient en germe sa visibilité. Lorsqu'une caméra filme une scène, on sait très bien qu'il y a du hors champ et qu'il faudrait un mouvement de caméra pour rendre la chose visible. Cette référence au champ de la caméra me permet de faire deux remarques :

Une petite, en passant. *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes, à l'article rencontre, il parle bien de cela, la première rencontre de l'autre, du corps de l'autre, de sa forme, se fait toujours dans une situation, dans une scène. La contextualisation importe ici tout autant que l'autre lui-même et chacun pourrait y lire – dans le contexte – les signifiants qui déterminent son désir.

La seconde remarque concerne une théorie qui n'est sans doute plus enseignée à l'université et qui pourtant paraissait importante dans le milieu du siècle dernier au point que Lacan y fasse référence dans son texte sur le miroir, à savoir tout l'apport de l'école de Berlin, sur la théorie de la forme. La *Gestalt* où il s'avère qu'une forme est une structure organisée et qu'elle n'est jamais perçue que dans son rapport à ce qui l'entoure. Il existe des lois d'organisation du champ visuel dans le rapport forme-fond sous-tendent notre perception. En un mot notre perception n'est jamais neutre. Il s'agit toujours d'un point de vue, comme si nous ne percevions que ce que nous voulions percevoir, comme si nous n'entendions que ce que nous voulions entendre. Si nous transposons cette problématique dans l'espace de la représentation et nommément dans celle du tableau, cela donne la chose suivante. On peut rapidement dire que la fonction essentielle du tableau jusqu'au début du 20^e siècle a été celle de la représentation de la réalité. C'est d'ailleurs ce qu'a toujours critiqué Platon, soit l'impossibilité du tableau d'égaliser ce que nous offre la perception du monde ; malgré tout l'appareillage géométrique des peintres de la Renaissance, (cette fameuse perspective à point de fuite unique), qui donne l'illusion que le tableau est une fenêtre ouverte sur le monde. On sait maintenant que l'invention de la photographie est venue supplanter cette fonction de représentation du tableau. Du coup, je vais très vite bien sûr, l'espace pictural va se trouver remanié par Picasso, Braque, et tout l'avant-garde russe de cette époque. Le tableau devient autre chose, soit le lieu d'une écriture, une logique de l'écriture des formes princeps, c'est tout une partie du travail d'un Klee ou d'un Kandinsky.

Remise en cause de la forme, destruction de la fonction de représentation du tableau qui devient une mise en expression du sujet peignant. Ce qui est « ici » j'en exprime la trace sur/dans l'espace pictural, et j'inscris d'abord avant même d'en constituer une forme – le trait. On pourrait à partir de là, articuler un certain nombre de problématiques esthétiques. Il faudrait évoquer les travaux de Prinzhorn collectionneur des œuvres de malades mentaux en tant qu'assistant du professeur Wilmanns à la clinique psychiatrique de Heidelberg, dans les années 1920 et qui donnera la publication en 1922 à *Expression de la folie*. Prinzhorn développe une théorie où toute création est mise sous le concept de *Gestaltung*, celle-ci est articulée avec le pulsionnel. Sans développer maintenant sa classification, cet auteur évoque un ensemble d'œuvres faites essentiellement de traits, sans visée figurative et qui témoigne avant tout, d'après lui, du vivant. Se retrouve là une idée de René Lavendhomme dans *Les lieux du sujet*, je cite : « L'inscrit c'est l'écrit plus l'espace. Peut-être cela revient-il à dire que cela prend corps de cette spatialisation ? L'inscrit c'est l'écrit plus le corps ».

Parce que cela insiste du côté du vivant, parce que ça pousse, « ici », s'inscrit « là-bas » – un trait ou du trait. Ce que l'on retrouve d'ailleurs dans les premiers signes sur les grottes préhistoriques.

Un trait qui pourra faire forme, pourquoi pas, certaines œuvres d'art ne sont que les rebuts de ce processus d'écriture.

Une seconde voie possible de problématisation à partir de ce phénomène d'inscription du trait, c'est tout ce que développe Lacan sur le trait unaire, dans le séminaire *L'identification* en partant des entailles faites sur une côte de cervidé. Objet découvert par Edouard Piette et que possède le musée de Saint-Germain-en-Laye. Cette série d'encoche que Lacan fait résonner avec celle que fait le marquis de Sade sur le manteau de la cheminée à chaque coup de fouet qu'il reçoit. Ce qui intéresse Lacan ce n'est pas le trait qui témoigne du vivant mais que cette série d'encoches (dépourvue de signification) s'offre comme illustration à une définition du signifiant. Cette série de traits est en rien une écriture sismographique du corps. Ce n'est pas un relevé pulsionnel du corps comme peut être un encéphalogramme. Ce qui revient à dire que penser dans la voie que nous ouvre Prinzhorn soit faire du griffonnage la trace inscrite de ce qu'il y a de pulsionnel chez le vivant serait une lecture faussée du terme de pulsion chez Freud. Je m'explique sans trop faire dans le détail. Disons que déjà dans *L'esquisse* de 1895, il en parle, dans la *Traumdeutung*, 1900, où il mentionne le désir comme une force pulsionnelle à la formation du rêve. Dans sa dernière version des *Trois essais* de 1905 il devient plus précis sur ce qu'il entend de la pulsion : « ... nous ne pouvons rien entendre que la représentation psychique d'une source de stimulations endopsychiques s'écoulant de façon continue ».

Il insiste dans ce texte sur la source et le but de la pulsion. « La source de la pulsion est un processus d'excitation au sein d'un organe ». « Le but est la suppression de cette stimulation organique ». Il ne faut pas aller trop vite en disant que cela n'a rien à voir avec l'organique. A ces deux aspects source et but, il en rajoute deux, la poussée qui est constante et l'objet, ce en quoi et par quoi la pulsion atteint son but. A cette définition en quatre points, précisons que l'excitation pulsionnelle ne vient pas de l'extérieur mais de l'intérieur de l'organisme. Il y a donc une opposition intérieur / extérieur. C'est une des trois grandes oppositions chez Freud de la vie psychique qu'il décline en moi / non moi, en sujet / objet. Je cite les deux autres oppositions :

Plaisir / déplaisir

Actif / Passif.

Freud nous dit que devant des excitations externes l'individu a le pouvoir d'imposer le silence par son action musculaire. Par contre, il est sans défense devant les excitations pulsionnelles qui elles, sont d'ordre interne. Tout ceci fait de la pulsion un concept original puisqu'il est question du corps ou de l'organe mais pourtant ce n'est pas cela. Ce qui reviendrait à dire que la pulsion n'est ni plus ni moins l'ensemble du travail psychique exigé du fait de sa liaison au corps. Pas d'un côté la psyché et de l'autre le corps puisque justement la pulsion est entre les deux. « La pulsion est donc un des concepts de la délimitation entre le psychique et le corporel ».

J'ai restitué là une lecture à peu près objective de Freud, en rien lacanienne. Pour parler de Lacan et de ce qu'il va justement radicaliser je vais m'attacher au livre XI. Il est radical en disant que la pulsion ce n'est pas de l'organique. Sur la source, liée au corps, il développe un certain nombre de choses sur les orifices, bouche, anus, oreille, fente palpébrale et surtout sur les bords. Il parle de la pulsion en terme de montage qui n'a aucune logique référente à la réalité extérieure. Comme la réalité de l'inconscient c'est la réalité sexuelle et bien le montage de la pulsion est ce par quoi la sexualité participe à la vie psychique. La sexualité n'est pas chez l'humain soumise comme chez la plus part des animaux aux cycles biologiques. La sexualité chez l'humain n'a pas uniquement comme finalité biologique la reproduction. La sexualité passe, là c'est du Lacan, par le réseau des signifiants, par la parole et elle se réalise, (cette sexualité) que par l'opération des pulsions pour autant qu'elles sont partielles non pas comme l'entendait Freud liée à des stades, mais partielle au regard de ce que devrait viser toute activité sexuelle c'est-à-dire la reproduction.

Lacan radicalise en disant qu'il n'y a pas d'ontogenèse des pulsions de passage de l'oral à l'anal au génital. Ce qui importe c'est que tout ceci passe par la demande à l'autre. La maturité pulsionnelle, le fait plutôt sourire. Ce qui revient à dire que la pulsion est le seul chemin, Lacan parle de trajet, pour accrocher de l'Autre. Mais ce chemin ne cerne qu'un vide dans lequel n'importe quel objet peut venir se substituer. Il y a une impossibilité à dépasser le plaisir pulsionnel qui n'est, ce plaisir, qu'une évocation de la jouissance, qui est elle, hors de portée à qui parle comme tel. Si l'on poursuit avec Lacan sur le chemin de la pulsion, on se prend forcément dans les rets du langage. J'aimerais insister maintenant sur l'auto-érotisme. Freud en 1905 le définit comme la pulsion qui se satisfait du corps propre et n'est pas dirigée vers l'autre. « L'objet de la pulsion s'efface en faveur de l'organe qui est la source de celle-ci et coïncide en règle générale avec lui ». Il y aurait dans l'auto-érotisme une confusion / assimilation entre l'objet et la source. Cet auto-érotisme est un plaisir d'organe. Freud en développera la théorie non pas comme un état originaire mais comme explication de la

dissociation de la pulsion sexuelle des besoins vitaux. Par exemple en se séparant de la faim la pulsion orale perd son objet et devient auto-érotique. C'est bien cette séparation entre sexualité et alimentation qui fera que le but et surtout l'objet se verront perdus et donc livrés aux fantasmes. L'auto-érotisme, c'est d'abord une sortie de cette référence à l'objet. C'est la bouche qui s'embrasse elle-même. C'est aussi introduire l'aspect partiel de la pulsion. C'est faire référence à un état où l'organisme vivant se satisfait pour son propre compte. Lorsque Freud va introduire la notion de narcissisme, l'auto-érotisme se définira comme un état archaïque et anarchique où il y aurait à travers le narcissisme, c'est-à-dire l'investissement libidinal une convergence vers un objet commun. Je cite *Pour introduire le narcissisme*, 1914 : « Il est nécessaire d'admettre qu'il n'existe pas dès le début, dans l'individu, une unité comparable au moi ; le moi doit subir un développement. Mais les pulsions auto-érotiques existent dès l'origine ; quelque chose, une nouvelle action psychique, doit donc venir s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner le narcissisme ». Je retrouve ici le terme d'origine que je distinguais, au début de mon intervention du terme de commencement.

Qu'est-ce qui se passe à l'origine - ici - ? Il y aurait de l'auto-érotisme avant même que là-bas quelque chose s'écrive dans le trait de la forme. Je voudrais justement évoquer pour finir ce que Freud développe comme opération psychique qui aurait lieu à l'origine. Je l'introduis par cette citation de Lacan, Livre XI, p. 174.

« L'auto-érotisme consiste en ceci, qu'il n'y aurait pas de surgissement des objets s'il n'y avait pas des objets bons pour moi ».

Ce qui est bon pour moi, voilà qui relève du jugement et nommément du jugement d'attribution à distinguer du jugement d'existence. Il faut reprendre là le texte de Freud de 1925 sur *La négation* à partir d'une précision sur la fonction du jugement qu'il divise en deux ordres :

L'un sur les propriétés d'une chose (objet) propriétés qui se réduisent justement à bon / mauvais ; utile / nuisible. Ce qui correspondrait sur un plan pulsionnel à manger / cracher ; introduire / exclure ; dehors / dedans.

L'autre ordre porte sur l'existence de l'objet. A savoir la représentation que j'ai, a-t-elle son existence dans la réalité (dehors) ? On peut parler là bien sûr de retrouver l'objet. Freud hiérarchise temporellement ces deux jugements. D'abord le jugement d'attribution et dans un second temps la constitution du jugement d'existence qui s'appuierait sur le premier. Le corps, l'organique est concerné dans cette représentation du dehors et du dedans, entre ce qui est représenté et ce qui est perçu. Pour dire cela simplement, l'image mentale en moi correspond-t-elle à ce qui existe hors de moi ? Ce qui revient à dire que la représentation

mentale qui est soumise à l'épreuve de la réalité n'est pas une opération de véracité mais un geste de retrouvaille. Freud lie le travail du jugement avec le travail de la pulsion. Le jugement vient chapoter ce qui est d'abord et avant tout lié au pulsionnel. Et Freud de dire aussi que ce travail du jugement s'inscrit dans ce que la phrase a de plus grammatical à travers l'affirmation et / ou la négation.

Séance du 22 mars 2006

J'ai essayé par des voies quelques peu détournées de travailler sur ce qui pourrait en être du corps dans le champ de la psychanalyse. Sachant que le corps dans la psychanalyse, c'est toujours un corps parlé. C'est justement peut-être pour ça pour cette importance primordiale toujours accordée à la parole que je me suis dit tiens ! Parlons du corps. Ce n'est pas une manière de réintroduire une dualité corps / psychisme si chère à la philosophie occidentale. Pas du tout, je ne suis pas sans savoir qu'en tant qu'être humain nous n'avons que la parole et que nous sommes pris dans le langage et même façonnés par lui. Je dirai que c'est le b a ba de la théorie lacanienne. Et pas la peine de passer 20 ans à le lire pour le comprendre. Mais il n'empêche que je persiste à réfléchir pendant le temps qui me reste à penser le corps parce que :

C'est quoi qui est ici → c'est un corps.

Cette parole elle vient d'où ? → d'un corps.

Lorsque je meurs, qu'est-ce qui meurt ? → c'est un corps.

Il y a là un incontournable qui nécessite à mes yeux quelques efforts de penser. Ce n'est donc pas par hasard que j'ai commencé par tant insister sur l'« ici » du corps. Ce n'est pas par hasard que j'ai évoqué la traversée de la parole en me référant à la poésie sonore. Et ce n'est pas par hasard si j'ai été amené à parler de la théorie de la pulsion chez Freud et chez Lacan et qu'alors s'immisça une distinction entre l'organique et le corps.

Il y a un passage entre l'organique et le corps soit certaines opérations avec lesquelles la fois dernière j'ai commencé à travailler à l'aide de ce texte de Freud sur la dénégation. Dans ce texte Freud distingue ces deux registres du jugement que sont : l'attribution et l'existence. Remarquons tout de suite qu'avant que la chose existe, pour nous, nous lui avons attribué une qualité. Il y a là une chronologie des jugements qui peut surprendre. Les qualités bon / mauvais, utile / nuisible, jouent avec ces zones, ces frontières pulsionnelles, puisque manger / cracher, introduire / exclure, dedans / dehors, vont finir par organiser des territoires, une topologie organique où l'extérieur va devenir le lieu où il s'agira de retrouver ce qui est bon, ce qui est utile, ce que je veux introduire, etc. Le jugement d'existence sera donc établi, sera donc formulé lorsqu'il y aura une correspondance entre l'image mentale de ce qui a été bon pour moi et ce que je perçois, dans tous les sens du terme, en dehors de moi. Ce qui revient à dire que le monde de la représentation n'existe qu'avec ces jugements d'existence. Mais aussi, (c'est un des enjeux du texte de Freud sur la dénégation qui est bien relevé dans le commentaire qu'en fait Jean Hyppolite), que le travail de la pensée est intrinsèquement articulé et noué avec l'organique, via la pulsion, puisqu'elle est le travail psychique nécessaire du fait que l'on a un organisme. Il est dit chez Freud et repris avec radicalité chez Lacan que

la pulsion n'est pas du registre de l'organique. Elle est à la frontière entre l'organique et le psychique, elle est ce par quoi dans le psychique il y a trace de l'organique. Le moment constitutif du psychisme qui fonde l'inconscient, c'est le refoulement. Il y aurait un temps, un temps mythique puisque reconstruit dans l'après coup où aurait lieu ce que Freud appelle le refoulement originaire. Dès son texte sur *L'esquisse pour une psychologie scientifique*, Freud évoque ce concept d'objet perdu - *Das Ding* – qui aura son heure de gloire chez Lacan et traduit en français par « la chose ». Freud nous dit que le psychisme, entendu comme un ensemble de représentations, s'organise via le principe de plaisir autour d'un objet perdu censé avoir comblé idéalement le sujet et qui par le fait même qu'il soit perdu désigne une place vide. La chaîne des représentations mentale gravite autour de cette chose.

Première remarque générale d'ordre épistémologique.

Je m'arrête quelque peu sur la chose pour dire que toute théorie qui tente de décrire des processus constitutifs, qu'ils soient psychiques ou mondains, s'articule autour d'une logique de l'origine. Pour ceux qui ont une connaissance philosophique, Aristote et le premier moteur, Kant et le noumène, Heidegger et l'étant, etc... Cela permet de dire que la psychanalyse comme théorie est un système conceptuel comme d'autres et comme tout système, sa visée est englobante, totalisante. Comme tout système, elle est un savoir qui peut devenir un dogme, c'est-à-dire point de salut en dehors du dogme. Ce qui me fait dire que les dogmatiques sont ceux et celles qui jouissent du système. Que les écoles qu'elles soient philosophiques ou psychanalytiques produisent du dogme et que j'ai choisi toujours des maîtres adogmatiques.

Seconde remarque :

Lacan dans *L'éthique de la psychanalyse*, « *Das Ding* c'est ce qui – au point initial logiquement et du même coup chronologiquement de l'organisation du monde dans le psychisme – c'est se qui se présente et s'isole comme le terme étranger autour de quoi tourne tout le mouvement de la *Vorstellung* que Freud nous montre gouverné par un principe régulateur, le dit principe de plaisir, lié au fonctionnement de l'appareil neuronique ». Cette étrangeté de l'origine, cet impensable, deviendra une impossibilité de la jouissance à se dire, donnera une logique définit comme ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, qui est ni plus ni moins, une des définitions du réel chez Lacan.

Cet objet perdu a pour conséquence d'orienter le sujet humain vers l'objet et ce n'est pas un hasard si devant cet impossible à retrouver la chose, l'objet a sera la quête devant laquelle tout homme est prédestiné et si on vient en analyse c'est bien pour sortir du destin, soit ce qui est inscrit et dont j'ignore le contenu.

Troisième remarque :

Il n'y a aucune représentation de la chose, rien qui ne puisse la figurer. Je prends très au sérieux cette affaire là à partir de cette proposition : il y a rien plutôt que quelque chose. Je pose le rien non pas comme cause contingente mais nécessaire. Sans faire trop référence à la philosophie, sachez qu'il y a Kant ici en filigrane. Il s'agirait de penser le rien comme étant un concept sans objet. Ce qui revient à dire que le nécessaire conceptualisable qu'est le rien permet d'ouvrir à la réalité. Car le constat qu'il y a quelque chose, ne prédispose pas cette chose à ne pas être fondée sur rien. Au contraire puisque la cause de cette chose ne s'épuise pas, ni dans la chose, ni dans la cause elle-même, mais, est hors de ce qui est signifié par la chose. Ce hors lieu de signification est hors représentation. Que l'on associe quelque fois le vide au rien, cela se comprend si l'on prend en compte cette définition de la réalité : la réalité c'est ce qui est. En consultation les personnes « souffrent » de la réalité, elles « souffrent » de ce qui n'est pas. Freud a démontré ce que la réalité psychique doit à la vérité du sujet. Une mise en forme du vide de l'être (Lacan). Il y a là toute une logique du rien qui est une logique du réel, au sens de Lacan. Le réel c'est un impossible déjà réalisé, ce qui veut dire que ce qui est du simple fait qu'il est, est déjà du signifiant significatisé. Ce qui veut dire aussi, si l'on pense à la chose (*Das Ding*), qu'il y a du hors sens, c'est-à-dire des représentations non représentatives. On est là au carrefour du refoulement originaire et des jugements d'attribution et d'existence. C'est au cœur de ce carrefour que je situe l'obscène. L'obscène dégrade, non pas au sens morale, mais parce qu'il force la nomination d'un innommable. Nommer l'innommable c'est déjà donner prise à la métaphore ce par quoi le sens se transporte. Pour cela on peut parler, (je fais référence ici à la poésie sonore que j'ai évoqué il y a quelques mois), de certaines pratiques de l'écriture visant le degré zéro de la métaphore. Il y a, je le dis, une loi de l'obscène qui fait trou dans la réalité, une façon de démasquer le rien de réel au soubassement de ce qui est. Si j'introduis l'étymologie du mot « obscène », je précise à l'aide des dictionnaires qu'elle est fictive car elle ne se fonde pas sur les lois de la philologie. L'origine souvent évoquée de ce mot est : *ob* (objet) « devant » et *scaena* « scène ». Il s'agirait, au regard de cette étymologie, de mettre un objet devant la scène là où il n'y a rien. C'est obscène ! C'est-à-dire dans un sens courant, immonde, indécent, sinistre, car nous rappelons qu'il n'y a rien. Voir à ce titre la figure de Baubo. Fin de la troisième remarque.

Ce défaut de représentation de la chose, va me permettre d'articuler refoulement originaire et signifiant lacanien. Mettre en avant ce que Lacan a travaillé sous le vocable : *Vorstellungrepräsentag*, représentant de la représentation.

Cette affaire là est quelque peu complexe, essayons de la rendre entendable. Le problème de Lacan a été d'articuler cette notion freudienne de *Vorstellung* (représentation) et de

signifiant. Il le fait en portant sa réflexion sur la *Vorstellungrepräsentanz*, représentant de la représentation. Rappel : il faut concevoir l'inconscient freudien comme constitué de traces de souvenirs. On peut même distinguer différents registres d'inscriptions. Vous savez que Freud différencie représentation consciente et représentation inconsciente dans l'article de 1915 « L'inconscient » de *Métapsychologie*. Il nous dit que la représentation consciente contient à la fois la représentation de chose et la représentation de mot, alors que la représentation inconsciente ne contient que la représentation de la chose seule. Mais cette différence là de Freud entre représentation consciente et inconsciente, si on l'articule avec la notion du refoulement originaire, donnerait une certaine description de l'appareil psychique où l'articulation avec la thèse lacanienne est la plus évidente. On peut en effet concevoir trois registres d'inscription. Le premier serait : celui des signes des perceptions ce que l'on peut identifier comme étant les premières représentations non représentatives. Ce côté non représentatif renvoie à ce avec quoi elle est fabriquée et non ce à quoi elle renvoie en tant que re-présentation. Ce premier registre contiendrait donc ces représentants de la représentation ce qui veut dire qu'il y a lieu d'isoler l'aspect signifiant dans la représentation freudienne.

Le second registre : serait celui soumis au principe de causalité, donc à la temporalité qui correspond aux traces de souvenirs, inscrites dans l'inconscient. Nous avons déjà là dans ce second registre le fait que les premiers signes de perceptions se sont construits, mis en forme, pour faire partie intégrante d'un souvenir, lequel est toujours une représentation. Ce qui signifie qu'une représentation est toujours forgée de « représentant ».

Le troisième registre, serait pour faire vite et grossier, celui du conscient, c'est-à-dire le lieu où les représentations de chose (souvenir) vont venir se lier à la représentation de mot pour constituer la représentation consciente.

Cette description en trois niveaux de l'appareil psychique permet de saisir un certain nombre d'idées autour de la Chose, la jouissance, le refoulement originaire.

Le premier registre celui des signes de perception, celui des traces de souvenirs qui seraient des éléments premiers de purs signifiants sans signification. Investis en énergie libre qui n'ont d'autre fonction, (ces signifiants), que de désigner la place vide de l'objet perdu (la Chose), que de faire de ces jouissances primordiales, des traces de souvenirs. Ces traces en tant que telles ne sont jamais accessibles à la conscience du sujet si ce n'est au travers du souvenir, c'est le fameux « je me souviens » de Perec. L'introduction, justement du langage articulé, c'est-à-dire la liaison de l'énergie psychique au mot, crée l'espace de la signification, c'est-à-dire que l'on a toujours à faire en tant que sujet parlant qu'à du signifiant significatisé, c'est-à-dire du signifiant pris dans de la signification. Qu'est ce que je veux dire par là ?

Lorsque l'autre fois j'évoquais la rencontre amoureuse au travers de ma référence à Barthes et que je disais que la contextualisation de la rencontre de l'autre valait tout autant, si ce n'est plus, que l'autre en tant que tel, je ne voulais rien dire d'autre que ça. C'est-à-dire qu'une coquetterie dans le regard, une façon de sourire, un œil qui louche, des chevilles fines, etc. cette liste ne vaut que pour soi, eh bien ! Cela peu, à l'occasion, (suivant l'histoire de chacun) acquérir le statut de trait venu un jour inscrire la première rencontre avec la jouissance. Mais dès que ces traits sont repris et parlés, ils deviennent ipso facto du registre de l'imaginaire, chargés de significations. La contrainte du sens oblitère ce qu'il y a comme éléments non représentatifs dans la représentation. Il faut donc concevoir ces « représentants de la représentation » originaire comme des signifiants sans signification, support à ce titre de toutes les significations du sujet. Ces signifiants là sont à tout jamais perdus puisque leur prise donnerait au sujet la détention de la cause des causes qui l'ont déterminées. Ce qui veut dire que l'inconscient freudien fondé sur les représentations est un système dont sa limite bute sur ce défaut du représentant de la représentation. On retrouve là l'importance de ce qui est dit par Freud dans son texte sur la dénégation. Pour reprendre cela en terme lacanien je dirai : le sujet humain est arraché au réel, lors du jugement d'attribution par l'inscription d'une première série de marquages (S1) qu'il faut concevoir comme hors représentation. Ces premières découpes attributives s'appuient sur la pulsion qui elle-même s'appuie sur le besoin, d'où son inscription sur le corps même du vivant. L'introduction effective du sujet au langage, interviendra avec le jugement d'existence quand un premier signifiant S2 sera appelé pour assurer la « représentance » de ces premiers marquages. Il n'y a donc pas de sujet avant ce S2, entendu que l'histoire commence là. Je disais la dernière fois qu'il fallait distinguer le commencement de l'origine. Ce n'est pas parce que ça commence là que c'est l'origine. A partir de cette mise en branle de cette chaîne signifiante S2 S3... nous sommes dans la substitution métaphorique, nous sommes dans la temporalité, dans la mémoire.

Conclusion. Tout cela peu paraître compliqué mais j'ai essayé de dire que dès que l'on parle du corps nous sommes déjà pris dans le langage, la représentation, l'imaginaire, la réalité.

Mon intérêt d'exposer ici quelques idées sur ce qu'il y aurait avant est sans doute le prolongement théorique de ce qui est chez moi récurrent : à savoir comment rendre compte qu'il y a rien, si ce n'est des traits de jouissance et qu'à partir de là, ça brode. Accoster ces rivages suppose bien sûr en porter l'expérience aussi loin que possible. Tout le monde n'a pas le goût de cela. Certaines expériences artistiques illustrent bien cette recherche. Au-delà de la limite, au-delà du langage, qu'est-ce qu'il y a ? Il y a l'horreur de la jouissance et son angoisse ressentie si l'on peut dire.

Séance du 10 mai 2006

Il faut boucler l'affaire. Ceci est la sixième séance qui termine une petite aventure et comme tout voyage un lot de surprises nous accompagnait. J'ai relu l'ensemble de mes notes pour en saisir la trajectoire ne sachant vraiment où j'allais. Connaître la destination ne présage en rien du chemin à prendre, et je dirais même que les égarements, les voies sans issues valent tout autant que l'arrivée à bon port. Qu'importe la destination pourvu qu'il y ait voyage, une manière d'insister sur la transformation. Prendre une position, voire une posture, fige, coagule ce qu'il y a de flux dans l'inconscient.

J'ai fourni un travail pour ces différentes séances avec ce qui venait, comme je l'ai déjà dit, ici, c'est le contexte voire le hors texte qui alimente le texte même. Ecrire, ce n'est pas parler et ceux qui parlent comme ils écrivent parlent-ils vraiment ? Remarquez la différence entre le séminaire de Lacan avec les versions sténotypistes qui existent et les textes écrits. C'est quand même différent. On peut relire ce que l'on a écrit, peut-on redire ce que l'on a dit ? En apparence oui ! Mais c'est oublier le temps du dire. L'historicité de la parole que l'on veuille ou non est plus prégnante que pour l'écrit puisque parler c'est parler à quelqu'un d'autre. Même si cet autre, mon semblable, n'est que l'écran où ma parole se réfléchit. Il y a une atemporalité de l'écrit qui fait qu'un écrit ancien peut consister pour nous. Bien sûr il y a des écrits très marqués par le temps, c'est la correspondance d'écrivains qui vient pour les commentateurs éclaircir ce qui était écrit par ailleurs. L'écriture a tendance à nous tirer hors du temps alors que la parole nous enracine. L'écrit a une fonction de reste, voire de traces, alors que la parole elle-même, si on peut en garder une trace, a pour vocation justement de ne compter que pour l'instant de son énonciation. Ce fut un des thèmes travaillés durant ces séances, le nouage au corps de la parole et de l'écrit diffère. Vous vous souvenez, j'ai insisté sur l'articulation entre corps et langage car, sous prétexte que la psychanalyse n'est qu'une entreprise de parole, le corps serait absent. Au contraire ai-je dit la matérialité de la parole est inscrite dans le corps même. C'est ce corps, nommément qui parle ainsi et il y en a pas deux. Pour saisir ce phénomène, il faut aller vers les extrêmes que nous proposent certaines démarches artistiques. Il y a des bruits de corps dans la parole qui ne s'entendent pas toujours lorsque nous nous focalisons sur le contenu. Dans la séance analytique il faut garder une oreille à cela, les bruits du corps de l'analysant sont quelque fois très parlant. Et sans doute que cela vaut encore plus pour l'analysant lui-même car l'analyste que l'on ne voit pas, on l'entend dans ce que l'on imagine qu'il fait.

Il y a un temps dans la cure où l'analysant règle sa parole à partir de ce qu'il entend, (de la respiration, du fauteuil qui craque, du stylo qui écrit,...), de son analyste. Je dis pendant un temps car ce que fait l'analyste derrière notre dos, finit par passer au second plan, comme si

les différents bruits du corps de l'analyste ne faisaient plus commentaire sur ce que dit l'analysant. Ceci me permet d'attirer votre attention sur le passage toujours risqué entre le fauteuil et le divan puisque justement dès fois ça ne passe pas. Il y a un temps plus ou moins long de face à face, ce que l'on appelle les entretiens préliminaires. Certains analystes maintiennent même qu'il peut y avoir une cure en face à face. Mais pour ce qu'il en est de ma pratique, j'ai remarqué que ce passage n'allait pas de soi, plus difficile pour certains. Dans le face à face, ce qui est privilégié c'est la vue. Même si l'analyste ne parlera pas plus lorsqu'il sera dans son fauteuil, il n'empêche que l'analysant a l'analyste sous son regard, avec l'illusion qu'il s'adresse véritablement à un autre et qu'il peut voir justement les signes d'ennui, de lassitude, de surprise, d'interrogation, que sa parole peut susciter. Et vice versa, l'analysant peut être gêné du regard de l'analyste. Car l'autre qui vous regarde, nous trouble parce que l'on ne sait jamais ce qu'il voit. Le regard de l'autre fait effraction dans l'intime, comme si l'évolution dans une cure entraîne l'effacement progressif du corps de l'analyste.

Voir et entendre ce ne sont pas les mêmes choses. Dans les séances précédentes j'ai beaucoup insisté sur le voir, puisque j'ai dit que c'est à partir d'ici, de mon corps percevant et parce que le trajet de mon regard bute là-bas sur l'objet, qu'en retour je me mets ici à consister, c'est-à-dire que j'ai à la fois le sentiment d'unité mais aussi d'une limite entre l'extérieur et l'intérieur. L'ici n'est pas un point mais il s'épaissit pour donner corps. Cet épaississement je l'ai conçu comme l'extension d'un territoire orificiel. C'est tout l'intérêt d'une référence à la pulsion freudienne, elle est sensée prendre en charge à travers les orifices du corps de ce qu'il en est du psychisme. D'où, lorsque l'on parle de la pulsion, de tenir à la fois tout ce qu'il en est du physiologique, c'est-à-dire tout ce qu'il en est de l'ordre des besoins et à l'autre bout de tenir que le trajet de la pulsion accroche de l'autre à travers le signifiant. D'où pour Lacan cette nécessité pour l'humain de passer par le réseau des signifiants. C'est même ce passage qui nous humanise, on ne peut court-circuiter même dans le corps à corps – le langage. Qu'il n'y ait pas de mots pour dire la jouissance, ne la soustrait pas pour autant au langage, mais la situe hors langage. Cette importance accordée à la pulsion a une conséquence de poids. Ce fut le contenu de ma dernière séance, soit l'importance de l'objet. Le sujet humain est tout orienté vers l'objet, mais de quel objet s'agit-il ? La psychanalyse nous enseigne qu'à partir du moment où nous avons à faire à un corps parlant, c'est-à-dire à un corps affecté par le langage articulé, l'objet en question n'est pas quelconque. C'est l'objet à retrouver, prometteur d'une plénitude parce que perdu. D'où cette idée que l'être humain avance dans la vie affublé de son fantasme, c'est-à-dire d'un certain rapport à la jouissance. Le symptôme devient le meilleur moyen que le sujet a trouvé pour jouir et pourtant ça ne convient pas où à

un moment donné ça ne convient plus. D'où l'entrée dans une cure. D'où, dans le fond, l'idée qu'une demande d'analyse et une demande de jouir autrement, c'est-à-dire que cela me coûte moins. La réponse de l'analyste sera : cela va vous coûter plus. Car il y a dans le rapport du sujet à l'objet de sa jouissance une forme d'aliénation qui aveugle et obstrue, car c'est bien le rapport à l'objet qui règle ma vie. L'analyse est une entreprise de désarticulation, donc de désillusion puisque je vous disais la dernière fois qu'il n'y a rien, c'est-à-dire qu'il y a aucun signifiant pour soutenir l'être du sujet. Que l'objet n'est pas tel objet nommément désignable mais une place où n'importe quoi peut l'occuper. Ce n'est pas complètement n'importe quoi ou qui, il doit posséder les signifiants adéquates qui feront signe d'une jouissance à venir, ces signifiants ne valent que pour chacun. Il y a quelque chose de paradoxale car on pourrait croire que dans une vie nous pouvons aimer plusieurs personnes alors que lorsque nous aimons quelqu'un c'est toujours pour la vie.

Je vais boucler mon tour sur la notion de corps en reprenant là où j'ai laissé l'affaire, soit à l'aube du narcissisme, c'est-à-dire lorsque le corps via l'image spéculaire est perçu comme une unité. C'est plus là la question de l'« Un » que du narcissisme qui m'intéresse. Je vais partir de cette expression de Lacan introduite dans la séance du 15 mars 1972 du séminaire *Ou pire*. « Alors donc Y'a de l'Un ; le corps c'est très évidemment une des formes de l'un, que ça tient ensemble que c'est un individu sauf accident ». Ce corps qui fait un est à articuler chez Lacan avec l'identification spéculaire, puisque cette *Gestalt* reflétée n'a de forme que par le tracé de sa clôture. Y'a un trait qui met en forme la réalité de l'Un, nous sommes dans ce qui s'appelle le principe d'individuation. Ce y'a de l'un dont le corps est le support, la forme, renvoie explicitement à la question de l'être. L'ontologie, Lacan s'en est moqué. Il en a même ironisé le mot dans la postface du Livre XI (1964) puisqu'il parle d'ontotautologie. Sans trop déplier ce propos, c'est-à-dire de développer les critique que fait Lacan de Parménide ou de Platon, je dirai qu'il refuse d'opposer l'être au non-être dans la mesure où justement l'inconscient consiste à soutenir qu'il y a de l'être hors savoir. Où l'on retrouve une des définitions de Lacan de l'inconscient, un savoir qui ne sait pas lui-même. C'est sans doute une des fonctions des mathèmes chez Lacan, transmettre au-delà d'un savoir qui se sait lui-même. Transmettre ce qui n'est pas. Soit une pensée qui ne peut pas se savoir soit l'impossible comme tel, le réel nommément. Je vous disais l'autre jour ce qu'il y avait d'obscène à forcer la nomination d'un innommable. Une façon de dire aussi que la psychanalyse et plus particulièrement la cure, a à voir avec la vérité d'un sujet et pas forcément avec le savoir. La vérité c'est ce qui fait trou dans le savoir et comme par hasard,

mais vous le savez sans doute, la vérité a à voir avec l'amour, c'est justement ça l'amour, une procédure de vérité.

Je vais essayer de dire quelques mots là-dessus. La vérité est toujours vérité d'une situation. Qu'est-ce que c'est qu'une situation, c'est tout simplement la présentation d'un multiple quelconque. Y'a de l'un et de l'un et de l'un soit du multiple. Une situation ce n'est pas un évènement. Il faut que l'évènement supplémente cette situation pour qu'il y ait une vérité. Cela peut vous paraître abscons mais pensez à la cure. Une situation : deux personnes, un bureau, un divan, deux fauteuils, mais cette situation ne garantit pas qu'il y ait un évènement, soit de l'analyse, si tel est le cas, la vérité se présente comme en excès, c'est-à-dire comme supplément de la situation soit ce qui témoigne qu'il peut y avoir du nouveau. C'est bien l'analysant qui dans l'après coup du dire va saisir la vérité de ce qui a été dit. Et ce n'est pas un hasard si l'amour est une des procédures les plus communément partagées pour effleurer une vérité évènementielle.

L'amour ce n'est pas la sexualité puisque celle-ci nous ramène au corps. Un corps n'est jamais neutre. Il se range dans une catégorie mâle ou femelle, l'un excluant l'autre même s'il y a tout un courant de pensée de nos jours sur le transgenre où justement d'un genre à un autre ça les met en transe. Peut-être y aurait-il une confusion entre le genre H/F et le sexe anatomique. La psychanalyse nous apprend qu'être un homme ou une femme ne se résume pas à l'anatomie sexuelle et qu'il faudra de toute façon se régler sur le signifiant phallique. De tous temps on a pu se soulager du destin anatomique en s'habillant en femme si on est un homme et vice versa puisque que justement le vêtement a une fonction de masque et de tromperie quant à ce qui se cache en dessous. L'abbé de Choisy dont vous pouvez lire ses mémoires, adorait à la cour de Louis XIV, s'habiller en femme.

J'ai un corps certes, mais un corps sexué avec ou sans pénis et du coup je me range côté homme ou côté femme. Il y a là à partir de cette différence de quoi m'identifier et tout ce qui pourra se décliner comme signe à partir de cette bipartition sexuelle servira de support à l'identification. Un individu s'identifie à un autre dans la mesure où ils ont en commun un élément, un trait, n'importe quoi peut faire trait cela varie suivant les modes et les cultures. D'où et cela Freud l'avait remarqué, ce qu'il y a d'homo dans tout groupe, qu'il soit sexuel ou non. A partir de ce moment là, l'un vaut l'autre, l'un est pareil à l'autre, c'est naturellement une illusion de penser cela, ce qui fait groupe, c'est ce qu'il y a de différent dans le même. Mais le groupe rassure puisque justement je ne suis pas rien, je compte pour un, même si je compte pour un con, certains préfèrent cela à être exclu. Un jeu de mot de Lacan ici résonne lui qui disait que le consensus c'est le con en sus, (en plus). Dans ce comptage de l'un

justement n'est pas pris en compte ce qu'il y a de différent dans l'identique. Je suis semblable mais différent, c'est là sans doute où l'on peut réintroduire le corps, réintroduire l'expérience du corps. Elle est unique puisque mon corps ce n'est pas le tien même si nous sommes du même sexe. Je peux me réapproprier à partir de mon corps de quoi me signifier en inscrivant dans l'expérience de la douleur un effet de signature. Je reprends là une question sur le tatouage qui m'a été posée. Il faudrait distinguer les différents procédés d'inscriptions sur la peau, sous la peau, etc.

Il faudrait réfléchir sur les différentes localisations sur le corps, autour des orifices, visible ou pas ? Dans quelles circonstances ?

Toutes ces pratiques sont anciennes et ritualisées. Elles ont au départ une fonction affichée de passage d'appartenance à un groupe. Pendant longtemps réservées à des minorités, elles ont depuis deux décennies explosé et devenu effet de masse, de consommation. Elles sont ces pratiques quelque peu débarrassées de rituel et pour le moins déssexualisées dans le sens où elles touchent les deux sexes. Elles sont réapparues après le mouvement punk dans les lieux sado-maso. Malgré cet effort de massification qui est dans le fond qu'une échelle plus grande de ce qui existe au sein de petites minorités ou ethnies, il y a dans le tatouage un effet de signature. Je m'explique. La signature est un signe à l'intérieur d'un système de signes d'identité que les sociétés européennes produisent à partir du VI siècle après J-C : armoiries, emblèmes, sceaux, etc. Signe d'identité mais aussi signe de validation. La promotion du signe-signature s'inscrit dans l'histoire du droit, c'est une ordonnance de 1554 qui rend obligatoire l'apposition de la signature au bas des documents. Auparavant l'utilisation des sceaux et la présence de témoins étaient de mise.

La signature instaure un nouveau régime identitaire fondé sur la permanence de soi, la répétition du même par le truchement d'une maîtrise du corps et de la main. Depuis longtemps les coutumes gestuelles participent aux différents espaces cérémoniels d'un individu. Se signer, apposer ses mains sur le livre sacré, briser un objet, etc. Maintenant l'espace graphique va remplacer l'espace cérémonial. Ce n'est plus la totalité du corps qui est requis mais le tracé d'un signe. De ce fait le tracé devient trace chargée de manifester un : *Il y aura eu du sujet*. Que l'antériorité ici fasse futur.

La signature est bordée d'un côté par ce qui s'appelle l'empreinte, trace naturelle qui échappe à une reproduction stricte et par la marque artificielle reproduite mécaniquement. La signature se veut à la fois réplique d'un modèle et sa variante. Que les enfants s'entraînent à des exercices de répétition de signature, témoigne d'une certaine automatisation de ce tracé. Si bien que le signataire se comporte comme s'il portait en lui la matrice de sa signature, en lui

ou dans lui. C'est exactement ce à quoi renvoie le préfixe *In* d'insigne, ce *In* n'est pas le préfixe qui marque une négation mais indique le mouvement vers l'intérieur. Ce *In* aboutit souvent en français au préfixe *en*, comme dans l'existence du couple de mots envahir/invasion.

De ce mouvement vers l'intérieur que nous apprend l'étymologie, il n'y a qu'un pas pour remarquer l'analogie avec le premier mode d'identification de Freud : incorporation de l'objet. La signature est un signe dont l'examen permet d'attribuer un objet dont il est l'empreinte écrite. Ce signe confère en tant que marque personnelle une identité à un individu. Parce qu'elle valide un document et identifie un individu, nous serions plus du côté du registre symbolique. Cette dernière remarque me permet d'introduire un autre élément historique, de taille, c'est qu'en même temps qu'apparaît la signature, se met en place entre le VII et le XVI siècle, un principe généalogique qui organise l'identité de l'individu autour du nom de famille, c'est la transmission héréditaire du nom. D'où ce premier élément de conclusion :

La signature représente l'insigne du sujet au regard du nom propre. Soit une façon de déjouer en se l'appropriant et ce par l'écrit, ce qu'il y a d'intraduisible dans le nom propre. Si je reprends tout cela à propos du tatouage, je dirai :

Il y a du même. J'ai un tatouage comme tout le monde, mais aussi du différent, puisque c'est moi en tant qu'unique qui le ressent et qui le porte. Il y a donc là un passage du général au particulier qui laisse choir du singulier.

L'inscription sur le corps d'un tatouage signe qu'il y a eu du sujet. C'est ce qui reste de ce passage du général au particulier. Qu'éventuellement ce reste, je le fétichise et je l'exhibe, c'est toujours possible. Il n'en reste pas moins que nous sommes là dans un procès d'écriture qui importe plus par l'opération d'inscription que par ce qui est inscrit.

Je vous remercie de m'avoir suivi cette année, peut-être à l'année prochaine.